



Anne Vervier

Une analyse
en éducation permanente
réalisée par
le centre culturel
Les Grignoux

Sommaire

Le film en quelques mots.....	1
Note d'intention	2
De quoi s'agit-il ?.....	2
Un contexte qui n'est pas neutre.....	3
Inégalité de genres.....	4
Sasha comme un révélateur.....	4
La mise en scène comme une leçon d'empathie.....	5



1

PETITE FILLE de Sébastien Lifshitz

Petite fille

Un documentaire de Sébastien Lifshitz
France, 2020, 1 h 30

LE FILM EN QUELQUES MOTS

Ce documentaire de Sébastien Lifshitz s'attache à Sasha, 7 ans, et à sa famille. Troisième enfant d'une famille de quatre, Sacha est née avec un corps de garçon. Pourtant, elle se sent intimement fille. Elle présente une dysphorie de genre : une souffrance liée à la contradiction entre le sexe assigné à la naissance et l'identité de genre. Si sa famille l'accepte telle qu'elle est et la soutient, la situation est difficile à l'école et au cours de danse. Nous allons accompagner Sasha à la consultation chez la pédopsychiatre et sa maman dans son combat pour que l'école reconnaisse son enfant comme une fille.

NOTE D'INTENTION

Ce documentaire constitue une intéressante porte d'entrée vers les questions de genre. Il permet aussi de sensibiliser aux souffrances liées à la pression sociale et à la discrimination.

Nous proposons ici de définir quelques termes en relation avec l'approche genre, pour un public qui ne serait pas familiarisé avec cette approche.

La souffrance de Sasha tient à sa non-conformité aux standards sociaux. La vision du film pourra donc susciter des discussions sur les contours qui définissent la conformité, la résistance de ces contours et l'indispensable empathie à montrer aux personnes qui souffrent d'une non-conformité, comme la dysphorie de genre.

1. Le terme « assigné » fait référence à la décision de mettre dans une catégorie ou dans l'autre. En effet, quand les organes sexuels ne correspondent pas à ce qui est attendu, il peut y avoir une hésitation sur le sexe. Le terme « assigner » signifie donc « trancher », c'est-à-dire décider si l'enfant est un garçon ou une fille et ainsi l'enjoindre à devenir un homme ou une femme. Mais il s'agit parfois littéralement de trancher puisque l'ambiguïté des organes sexuels a longtemps été réduite par la chirurgie. Dans le cadre des études de genre, le terme « assigner » induit la pression qu'exerce la société (ici, le médecin, la sage-femme, les parents...) pour faire entrer l'enfant dans une catégorie binaire, fille ou garçon et par là l'injonction à devenir une femme ou un homme. La plupart du temps, l'identité de genre correspond aux organes génitaux, et le terme assigné peut alors sembler superflu. Il prend tout son sens dans les cas d'intersexuation ou de dysphorie de genre. Ainsi, Sasha qui est née avec un pénis est assignée garçon et reçoit l'injonction de devenir un homme : c'est cette injonction qui la fait souffrir.

DE QUOI S'AGIT-IL ?

Sasha souffre. Elle souffre d'un conflit : ses organes génitaux sont celui d'un garçon, mais à l'intérieur d'elle-même, elle se sent fille. Elle voudrait être reconnue par les autres comme une fille, et ainsi pouvoir se comporter comme une fille (vêtements, jeux, loisirs...). La pédopsychiatre qu'elle consulte déclare qu'elle présente une dysphorie de genre. Il s'agit donc de cette détresse causée par la contradiction entre le sexe assigné à la naissance et l'identité de genre.

Définissons les termes. Un enfant qui naît présente des organes génitaux, qui font qu'on lui assigne immédiatement un genre : si le bébé a un pénis, il est désigné comme garçon, s'il a une vulve, il est désigné comme fille. Il existe aussi des cas d'intersexuation où les parties génitales ne sont pas conformes aux attentes et où la désignation du sexe est problématique. On parle donc de **sexe assigné**¹ et qui correspond la plupart du temps aux organes génitaux, tels qu'ils sont reconnus à la naissance (et même souvent avant la naissance, grâce à l'échographie).

Le **genre** est la construction sociale liée au sexe féminin ou masculin. Avant la puberté, il y a très peu de différences entre une fille et un garçon. Leurs corps sont quasiment identiques, à l'exception des organes génitaux. Il n'y a pas non





plus de différences sur le plan psychique, mental ou cérébral. Mais les garçons et les filles vont recevoir une éducation différente, ils vont être socialisés de manière différente. Ils vont être physiquement différenciés par la coiffure et les vêtements. « On ne naît pas femme, on le devient », la fameuse citation de Simone de Beauvoir signifie que la féminité est construite socialement. (Et il en va de même pour la masculinité.) En effet, la société attend des filles et des garçons ou des femmes et des hommes des attitudes et des comportements différents. Ainsi, souvent inconsciemment, les filles et les garçons sont amenés à adopter des attitudes et des comportements différents. Le genre correspond donc à ce qui est attendu des filles/femmes et des garçons/hommes, leurs rôles et caractéristiques. L'identité de genre, c'est l'identité féminine ou masculine dans laquelle on se reconnaît. Certaines personnes ne se reconnaissent dans aucune de ces deux catégories. Elles sont non-binaires.

On distingue donc le sexe, qui correspond aux organes génitaux, et le genre, qui correspond à l'identité sociale féminine ou masculine. L'orientation sexuelle (hétérosexualité, homosexualité, bisexualité, asexualité) est encore une chose différente.

UN CONTEXTE QUI N'EST PAS NEUTRE

La dysphorie de genre est plus visible et plus problématique dans un contexte où les caractéristiques de genre sont exacerbées dès l'enfance, ce qui est le cas aujourd'hui.

Aujourd'hui en effet, la question du sexe de l'enfant est posée avant même la naissance, puisqu'on peut déterminer le sexe à partir du 4^e mois de la grossesse. Le fait de connaître le sexe de l'enfant à naître si tôt dans le déroulement de la grossesse permet aux parents et à la famille de projeter un certain nombre de choses sur l'enfant, d'élaborer des fantasmes et de s'équiper en fonction : aménagement de la chambre, achat de jouets et de vêtements... Tout cela sera différencié selon qu'on attend une petite fille ou un petit garçon. La construction sociale du genre commence déjà avant la naissance et va se poursuivre tout au long de la vie. La pression sociale relative au genre s'exerce donc dès le début de la vie.

2. Jusqu'au début du XX^e siècle, les enfants étaient habillés de la même façon jusqu'à l'âge de 6 ou 7 ans. Les garçons comme les filles portaient des robes. Les vêtements se transmettaient donc des aînés aux plus jeunes d'une même famille sans distinction de sexe.

Parallèlement, le modèle économique dans lequel nous vivons à tout intérêt à distinguer les sexes dès le plus jeune âge : jouets distincts selon qu'ils s'adressent aux garçons ou aux filles, vêtements différenciés, tout comme les éléments de décoration de la chambre ou le matériel scolaire.... Tout cela est bien plus marqué qu'avant². L'offre plus large suscite des désirs différenciés et donc une plus grande consommation. (Il y trente ans, un vélo d'enfant passait sans problème de la grande sœur au petit frère. Aujourd'hui, le petit frère ne voudra peut-être pas monter sur un vélo rose ou mauve et il faudra en acheter un de la même taille, mais d'une autre couleur...) Le néolibéralisme accentue les caractéristiques de genre.

Dans ce contexte d'exacerbation des caractéristiques de genre, la détresse associée à la contradiction entre le sexe assigné et l'identité de genre est très grande. Il n'y a pas de zones grises. (Comme on le voit au cours de danse de Sasha, les enfants n'ont pas le choix : les propriétaires de vulves portent un tutu, les propriétaires de pénis un t-shirt et un pantalon. Le vêtement du cours de danse est exemplaire d'une binarité stricte, où il n'y a aucune perméabilité entre les deux catégories.)

Et la souffrance liée à la dysphorie de genre est peut-être encore accentuée par le fait que le développement personnel prend une importance de plus en plus grande dans notre société : la « réalisation de soi » est presque une injonction... Mais comment être soi quand la société (pour Sasha : l'école, le cours de danse...) ne vous autorise pas à exprimer votre identité?

INÉGALITÉ DE GENRES

Peut-être aussi que cette dysphorie-là – fille avec des organes génitaux masculins – est moins supportable pour la société. On tolère sans doute mieux les « garçons manqués ». Cela pourrait s'expliquer par la domination masculine. Les différences entre les genres se doublent d'inégalités. En effet, dans toutes les sociétés humaines³, les valeurs associées à la masculinité (actif, force, courage, indépendant, tourné vers l'extérieur...) sont supérieures à celles associées à la féminité (passif, faiblesse, crainte, dépendant, tourné vers l'intérieur...). On sait aussi que d'une manière générale, les garçons ont davantage accès au savoir, et les hommes au pouvoir politique et économique. Aussi, si une fille se comporte comme un garçon, on pourra y voir une tentative de réduire l'écart avec le masculin supérieur. Mais qu'un garçon se comporte comme une fille est incompréhensible puisque cela revient à renoncer à ses privilèges. Comment expliquer autrement qu'un garçon qui ne serait pas assez viril, qui serait « efféminé » soit si souvent soupçonné d'homosexualité, regardé de travers, insulté ?

3. Françoise Héritier, *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*. Paris, Odile Jacob, 1996.

SASHA COMME UN RÉVÉLATEUR

Les personnes qui ne se conforment pas assez à ce que l'on attend des représentants de leur sexe sont souvent stigmatisées, parfois discriminées, victimes d'intolérances qui peuvent parfois prendre des formes très graves.

Le cas de Sasha suscite des réactions contrastées. Dans sa famille, et c'est le témoignage de sa maman qui illustre le plus complètement ce point de vue,

Sasha est acceptée telle qu'elle est. Sa maman évoque néanmoins la culpabilité qui a été la sienne (*est-ce de ma faute si Sasha est ainsi ? Est-ce que mon désir d'avoir une fille a pu avoir une telle influence sur mon enfant ?*) et aussi la honte ressentie au moment de l'achat d'une robe pour Sasha au magasin. Mais le plaisir et le bonheur manifesté par l'enfant quand elle porte cette robe convainc sa maman et la débarrasse de sa peur du regard de l'autre.

De l'autre côté, l'école et le cours de danse. On ne connaîtra leur attitude vis-à-vis de Sasha qu'indirectement. Du côté de l'école, l'hostilité se manifeste par le fait qu'aucun membre du personnel ne se présente à la réunion avec la psychiatre. Le contraste est grand entre les efforts déployés par Sasha et sa maman (aller consulter loin de chez soi, réclamer un certificat pour que l'école respecte l'identité de genre de Sasha, faire venir la psychiatre dans leur localité pour qu'elle puisse rencontrer le personnel scolaire et des parents d'élèves...) et le mépris dont cette absence à cette réunion témoigne. Il faudra beaucoup de persévérance pour que l'école daigne inscrire Sasha en tant que fille lors de l'année scolaire suivante. Du côté du cours de danse, le refus sera catégorique.

Il est donc très difficile à la société d'accepter les personnes non-conformes. Et cela est d'autant plus marqué si la non-conformité est entachée de soupçons. Contrairement à une personne handicapée, par exemple, dont la non-conformité résulterait d'un accident (génétique ou autre), la dysphorie de genre peut apparaître comme le caprice d'un enfant gâté, ou même comme le résultat d'une manipulation mentale⁴... Si une personne peut être tenue responsable de cette non-conformité, le rejet est d'autant plus grand. Pourtant, comment mettre en doute l'authenticité de la souffrance de Sasha quand on voit ses larmes couler silencieusement devant la psychiatre ?

4. Certains commentaires postés sous les vidéos Youtube en relation avec le film *Petite Fille* vont dans ce sens...

LA MISE EN SCÈNE COMME UNE LEÇON D'EMPATHIE

La sincérité de Sasha, la réalité de son identité de genre, le réalisateur la rend également évidente dans toutes ces scènes où l'on voit l'enfant jouer, s'habiller, se coiffer... On la voit sourire et être bien quand elle peut s'exprimer en fille. Quand elle doit brider sa féminité, elle est empruntée. Il suffit de voir



**CENTRE CULTUREL
LES GRIGNOUX
Écran large sur tableau noir**

9 rue Sœurs de Hasque
B 4000 Liège (Belgique)
32 (0)4 222 27 78
contact@grignoux.be
www.grignoux.be

Un ouvrage publié avec le soutien d'**Europa Cinemas**, une initiative du programme Media des Communautés Européennes, de la **Ville de Liège**, de la **Région Wallonne**, de la **Fédération Wallonie-Bruxelles** et de l'**Administration Générale de la Recherche scientifique**, Service général du pilotage du système éducatif **ÉCRAN LARGE SUR TABLEAU NOIR** est une opération des Grignoux accompagnée par le CSEM (Conseil Supérieur de l'Éducation aux Médias)



la différence entre son improvisation au cours de danse et sa chorégraphie spontanée, si libre, qu'elle exécute chez elle, en chaussures dorées et munie d'un parapluie rouge ou celle de la fin du film, avec les ailes de papillon.

La caméra se place toujours à une distance respectueuse et arrive à se faire oublier par les protagonistes. Quels arguments Sébastien Lifshitz a-t-il fait valoir pour gagner la confiance de la famille ? Pour apprivoiser les parents de Sasha et leurs 4 enfants ? Pour se faire oublier dans les situations de la vie quotidienne ? Sans doute ses films précédents, et notamment *Bambi*, sorti en 2013, ont constitué des gages. Avec ses documentaires, Sébastien Lifshitz interroge l'identité de genre ou l'orientation sexuelle, avec beaucoup de respect et de pudeur.

Il se pose ainsi implicitement du côté de l'empathie, avec une sorte de neutralité bienveillante, observateur d'une réalité qui ne se réduit pas à la binarité. Discret, il ne commente pas. Il donne la parole aux adultes : les parents de Sasha, sa grande sœur. Sasha elle-même ne prend jamais la parole face caméra. Elle n'est pas sollicitée pour élaborer un discours ou une réflexion sur son identité ou sur ce qu'elle vit ou ressent, la laissant dans son rôle de petite fille.

Qu'est-ce que le réalisateur nous donne à voir et à entendre finalement ? Des fragments de la vie quotidienne (repas, jeux, soirée devant la télé, ...), des visites chez la pédopsychiatre, quelques « face caméra », avec le père de Sasha, mais surtout avec sa maman qui est la personne qui prend le plus en charge le combat pour la reconnaissance de l'identité de genre de sa fille.. En dehors du cercle familial, on ne voit guère Sasha qu'au cours de danse.

Mais il faut noter ce que l'on ne voit pas : la réalité de Sasha à l'école, la réunion des parents avec le personnel de l'école, la rentrée de Sasha au cours de danse dont elle sera exclue.

Les conflits ouverts ne sont évoqués qu'indirectement. Les personnes que Sasha dérange n'ont pas voix au chapitre.

Ce choix-là, de se concentrer sur cette petite fille et sa famille, revient à refuser le sensationnalisme de la polémique ou du conflit, à refuser une vision binaire de la réalité avec des points de vue qui ne peuvent que s'opposer, à refuser les arguments et les discussions. Au contraire, Sébastien Lifshitz réduit le champ, se fond dans la sphère familiale, observe, en témoin attentif à toutes les nuances et à toutes les couleurs possibles que peuvent prendre les êtres humains. Sasha est une fille. C'est cela que le film montre.

